



Salaün Yves : Né le 8-01-1913 à Collorec ; 1939, prêtre ; 1939-45, guerre et captivité ; 1945, instituteur à Concarneau ; 1949, inspecteur diocésain de l'enseignement catholique ; 1956, chanoine honoraire ; 1966, aumônier des cliniques de Quimper ; 1981, se retire à Collorec ; décédé le 14-12-1985.

Étude : *Quimper et Léon*, 1986 p. 45-46.



Extraits de l'homélie de M. Le Chanoine Joseph Prigent aux obsèques de M. Salaün, à Collorec, le 16 décembre 1985....

D'Yves Salaun je garde personnellement l'image du serviteur, qui s'est voulu fidèle...

Fidèle, il l'était, tout d'abord au sens de « celui qui a foi » : une foi qui a animé toute sa vie; une foi qui apparaissait sans défaillance; une foi que ne semble avoir effleuré aucun doute; une foi qui était, pour lui, certitude... Sa « maison intérieure », il l'avait bâtie sur le roc de la foi.

N'est-ce pas de là que me vient cette idée que je me faisais de lui : un homme solide, sûr, ferme, « tout d'un bloc », apparemment rigide et ne faisant pas beaucoup dans la nuance. Pour lui, Dieu seul était l'absolu; mais tout ce qui lui paraissait comme touchant à Dieu, à la vérité qui vient de Dieu, devenait pour lui l'absolu auquel il faut adhérer sans compromission.

Lorsque Mr le Recteur de Collorec m'annonça le décès d'Yves Salaün, je lisais à l'office du jour de ce samedi ce texte du « livre des Rois », où David dit à son fils Salomon : « Sois fort et montre-toi un homme ! Tu suivras les ordonnances du Seigneur ton Dieu, en marchant selon ses voies.»

J'ai pensé aussitôt que ce texte pouvait nous livrer, au moins partiellement, le secret de la personnalité d'Yves Salaün : « Sois fort et montre-toi un homme... Suis les commandements et la loi du Seigneur... ». Yves Salaün n'était-il pas l'homme fort, solide, ferme ? C'est ainsi du moins qu'il m'est apparu dès le Séminaire : un homme de la terre, un paysan, qui menait ses tâches avec le courage, la ténacité du laboureur, qu'il s'agisse de ses études, qu'il fit solides, comme de l'accomplissement, plus tard, des tâches qui lui furent confiées : l'enseignement en école, notamment à Concarneau, puis ses fonctions d'inspecteur, d'administrateur, d'animateur du secteur des Cours Complémentaires, de l'Enseignement ménager et technique, de l'Enseignement agricole...

Il est une image qu'il aimait à rappeler et qui fut pour lui un exemple et un modèle : le signe de croix de son père avant de tracer son sillon : « Doue araok ! » et le paysan crachait dans ses mains et prenait les manches de la charrue pour mener un sillon bien fait, bien droit. Ce qu'il lui était demandé de faire lui apparaissait en effet comme la volonté, le commandement de Dieu à accomplir avec toute sa disponibilité et sa compétence, de tout son cœur, de toute son âme.

Dans l'accomplissement de son devoir, sans doute était-il resté quelque peu marqué par ses longues années de vie militaire : le service, la guerre, la captivité. Je crois retrouver dans son attitude celle qu'exprimait le Centurion de l'Évangile : « Moi, qui suis un chef subalterne, j'ai des chefs auxquels je suis soumis — car Yves avait un respect religieux de l'autorité de ceux qu'il considérait en vérité comme ses supérieurs au nom de Dieu — et je dis à celui qui est sous mes ordres : fais ceci et il le fait... » En effet, Yves Salaün aimait l'autorité et voulait qu'au nom de cette autorité, les choses soient bien en ordre et bien exécutées. Mais au-delà de cela qui était son apparence extérieure et sa manière de vivre ses responsabilités, c'est à ses qualités bien plus profondes, ses qualités de cœur, que nous voulons nous attacher et dont nous voulons garder en nous le meilleur souvenir.

Car il était fidèle aussi au sens de l'attachement, de la constance.

Fidèle à ses amitiés, si heureux de rencontrer, de recevoir des confrères, des amis, de les retrouver et de les fêter dans la joie, si heureux de leur rendre service pendant ses années d'activité et encore lorsque l'âge et les problèmes de santé l'amènèrent à retrouver à Collorec ses racines et sa famille...

Il gardait aussi en mémoire et parlait volontiers de ses compagnons de captivité, de ceux-là qu'il avait servis comme « homme de confiance », comme aumônier. Il n'oubliait personne de ceux qu'il avait rencontrés ; il leur restait fidèle et prêt à tout pour les aider encore lorsqu'il les savait dans le besoin.

Lorsque la maladie, brusquement, l'amena à changer de ministère, il fut désormais beaucoup plus l'homme de la relation cordiale, du contact humain, l'homme du don de soi plus que l'homme d'autorité qui gouverne. Avec une ponctualité exemplaire, pendant 15 ans, il fut l'aumônier, le visiteur des cliniques de Quimper, s'attachant à connaître chacun personnellement, à l'assister d'une présence chaleureuse, au nom de son sacerdoce et suivant son inclination naturelle à se mettre au service des autres.

Dès ce moment et jusqu'à la fin de sa vie, il a assumé, avec le même sens aigu de sa personnalité, son service de prêtre à l'hospitalité diocésaine, pour les pèlerinages à Lourdes, les pardons des malades...

Il avait fait l'expérience personnelle de la maladie et il a consacré la majeure partie de ses vingt dernières années à servir son Seigneur souffrant dans ses membres

Quimper et Léon, 1986, p. 45....